



Londres, le 24 septembre 1946.

R.P. No. 20.

Après le discours de Zurich
de M. Winston Churchill.

*En circulation
n. p.*

14. 10. 46. ja
Monsieur le Conseiller Fédéral,

30. 9.

Pour ceux qui ont pu observer, en partie, les signes de l'enthousiasme exceptionnel démontré, sur notre territoire, à l'égard de chaque mot et geste de M. Winston Churchill, l'accueil réservé ici, dans des milieux très divers au discours prononcé à Zurich par le grand homme d'Etat britannique peut paraître surprenant par sa tiédeur. En réalité, cette impression d'une analyse froide, en tout cas dégagée de toute rhétorique semblable à celle qui, pendant plusieurs semaines, a caractérisé les bulletins de beaucoup de nos journaux, est très naturelle dans l'Angleterre d'aujourd'hui.

N'oublions pas que l'Angleterre, qui a beaucoup souffert et traverse encore une période de fatigue bien naturelle après ses efforts exceptionnels, croit avoir rendu spontanément justice à M. Churchill après la capitulation de l'Allemagne d'abord, du Japon ensuite. Déjà, la "parade de la victoire" du mois de juin

Monsieur le Conseiller Fédéral Petitpierre
Chef du Département Politique Fédéral
B E R N E .



- 2 -

dernier, qui associait M. Churchill et M. Attlee, camarades de la guerre, bien souvent séparés depuis, aux réjouissances officielles de la paix (et le premier, dit-on, n'étant pas trop enthousiaste de cette double association pourtant légitime) s'est déroulée dans une atmosphère grave, d'où la pensée aux sacrifices récents n'était jamais absente. Contraste frappant, dans la tenue de la population londonienne - qui avait été elle-même sur le front - et l'allégresse débordante et bruyante des foules joyeuses de notre pays épargné par la guerre.

Certes, l'Angleterre garde et gardera sans doute une reconnaissance profonde, mais trop intime pour être constamment extériorisée, au plus célèbre des artisans de sa victoire. Du moment qu'il n'a pas quitté, même temporairement, l'arène politique intérieure, mais qu'il s'y livre au contraire, à des attaques souvent fort vives, les règles du jeu, dans le respect desquelles il a été élevé, veulent qu'il subisse et accepte des ripostes et même des contre-attaques les plus virulentes. Et cela, non seulement de la part de vieux lutteurs comme Herbert Morrison et autres, qui s'étaient insérés dans son équipe de guerre, mais même d'hommes d'une formation intellectuelle certaine, comme, en dernier lieu, de la part de l'Attorney General Sir Hartley Shawcross.

Certes, la plupart de ceux qui, indépendamment de leur appartenance politique, ont participé à l'effort de guerre stimulé par

- 3 -

M. Churchill, voient probablement avec toute la sympathie nécessaire les manifestations d'enthousiasme que provoquent les voyages de l'ancien Premier ministre sur le continent européen. Cette sympathie, en général très réelle, n'est que rarement marquée d'une petite pointe accessoire, d'ironie bienveillante, comme lorsqu'un grand journal, d'ailleurs aux attaches conservatrices, indique que M. Churchill apparaît, d'après les récits, comme un "héros national découvert tout récemment par la Suisse". En règle, on paraît se réjouir que le grand Anglais soit fêté et écouté à l'étranger. Le 18, la veille du discours de Zurich, j'ai eu l'occasion de voir plusieurs membres du Gouvernement actuel. Plusieurs ont parlé sur un ton aimablement détaché de l'"invasion" venant d'Angleterre que j'avais dû percevoir en Suisse et j'ai été frappé par la tendance nettement marquée d'un membre du cabinet, très conciliant et posé d'ailleurs, de mettre sur le même pied les visites de Miss Wilkinson, de Sir Stafford Cripps et de M. Bevan avec celle de M. Winston Churchill. Dans un tableau d'ensemble, ces nuances ne peuvent pas être omises. Il a été, en tout cas, fort heureux que les membres du Gouvernement en exercice, venus en Suisse en août, aient été officiellement reçus par le Conseil Fédéral. Du point de vue de notre travail quotidien, je vous en remercie, tout en ajoutant qu'il serait très désirable

- 4 -

qu'une personnalité particulièrement marquante, comme M. Bevin - lui aussi, aujourd'hui, une figure reconnue par tous les partis - puisse réaliser son ancien projet de venir en Suisse.

*

Pour en revenir au discours même prononcé à Zurich par M. Churchill, je sais qu'on a été surpris, dans différents milieux chez nous, de la réserve de la presse britannique à ce sujet. Là encore, il faut situer les commentaires non seulement dans la température des îles britanniques, mais encore dans le moment actuel: la phase difficile, finale, de la Conférence de la paix où chaque note nouvelle, même courageuse et hardie, peut jeter du trouble.

La réaction des "Times" a été caractéristique. Ce grand et grave journal, aux attaches conservatrices, est toujours gouvernemental - j'ai déjà eu l'occasion de vous l'écrire - dans des questions importantes et, notamment, lorsqu'il s'agit de problèmes, considérés comme vitaux, de la politique extérieure. Les propositions de M. Churchill furent rapidement et courtoisement classées parmi les idées généreuses dont la réalisation pouvait difficilement être pour demain. Les "Times" soulignaient que M. Ernest Bevin avait exprimé des idées non moins larges et humaines en vou-

- 5 -

lant que l'Assemblée des Nations Unies fût une émanation directe des peuples pacifiques. La grande presse dans sa majorité, parut - suivant plutôt qu'un mot d'ordre, un sentiment instinctif - ne pas vouloir souligner en ce moment ce qui pouvait accentuer la scission entre l'Ouest et l'Est. Le "Daily Express" - organe de Lord Beaverbrook répandu à 3½ millions d'exemplaires - indiqua que M. Churchill, toujours fertile en idées (c'était là aussi le Leitmotiv des "Times"), après avoir été l'homme de la victoire, pouvait bien passer à la postérité aussi comme le défenseur de propositions hardies et généreuses pour la paix. Somme toute, la réaction était déférente, un peu vague, certains correspondants politiques, notamment ceux des journaux de dimanche, voulant visiblement attendre d'autres répercussions avant de se prononcer. La discussion est, toutefois, loin d'être close.

M. Churchill lui-même, lorsque je l'ai attendu vendredi dernier à l'aérodrome, était avide d'avoir des échos de son discours. Il m'a demandé si j'avais des journaux sur moi; ce n'était pas le cas et je lui ai donc donné quelques impressions tout à fait générales. Il a dit "qu'il était un peu anxieux" quant aux effets de son intervention.

Soit dit entre parenthèses, M. Anthony Eden, remplaçant du chef de l'opposition qui souvent vient trouver l'ancien Premier

- 6 -

ministre au retour de ses randonnées, n'était pas présent cette fois. Outre le soussigné et notre conseiller, M. Escher, venus selon le protocole qui prescrit ce geste après une visite en partie officielle (comme notre Chargé d'Affaires avait aussi salué M. Bevan à son retour), il n'y avait, d'ailleurs, pour attendre M. Churchill qu'un ou deux officiers, un aumônier de l'air et les camionnettes destinées à prendre les bagages et les cadeaux de l'ancien Premier.

Le lendemain, les "Times" en annonçant le retour de M. Churchill, ont publié une note officieuse du Foreign Office indiquant, sans aucune ambiguïté, que le Ministre des Affaires Etrangères n'avait pas eu préalablement connaissance du discours prononcé à Zurich et n'avait pas été consulté à ce sujet. C'était, sans doute, sur instruction ratifiée par M. Bevin, la répétition, par une réaction plus prompte cependant, de ce que M. Attlee avait fait savoir après le discours prononcé par son prédécesseur à Fulton.

Hier, j'ai été reçu par le chef permanent du Foreign Office, Sir Orme Sargent, avec lequel j'ai fait, à mon retour de Suisse, le tour d'horizon habituel sur les affaires d'intérêt mutuel. Sir Orme, qui à la fin de la guerre de 1914/18, a été lui-même à Berne, avait suivi avec sympathie et intérêt les récits

- 7 -

qui lui étaient parvenus au sujet de la visite de l'ancien Premier ministre dans notre pays. Ce qui l'a frappé surtout, c'était l'extrême chaleur manifestée par une population habituellement si calme et tranquille. Fort bien renseigné, Sir Orme était aussi au courant de contacts plutôt privés recherchés auprès de M. Churchill (plutôt que par ce dernier ...) en dehors des journées réservées à sa réception officielle.

Quant aux thèses exposées par M. Churchill à Zurich, le Secrétaire permanent du Foreign Office - qui, comme suppléant de Sir Alexander Cadogan durant la guerre, était pourtant un membre actif au centre de l'équipe Churchill-Eden sur le front extérieur - s'est exprimé avec une courtoise déférence, mais d'une manière absolument négative. Il l'a fait sans aucune hésitation et sous une forme telle qu'il était évident qu'il ne parlait pas seulement pour lui-même. "Je ne sais sous quelles influences et impressions M. Churchill a parlé à Zurich", disait-il; "peut-être bien essentiellement sous l'impression de ce qu'il a vu dans votre pays quant à la co-existence d'éléments de race et de langue différentes. Sur le plan international, M. Churchill doit le sentir très bien, ce n'est pas la même chose. Tout y est tellement plus complexe et difficile, tout y exige tant de prudence". Puis, Sir Orme Sargent parla des difficultés actuelles à la Conférence de paix de Paris.

- 8 -

Somme toute, j'ai trouvé, auprès de ce porte-parole autorisé du Foreign Office, la même "note" que dans l'article des "Times" du 20 septembre. Le courage et les dons d'imagination de M. Churchill sont pleinement reconnus; en ce moment, où des efforts sont faits pour jeter des ponts fragiles aussi envers l'Est - malgré l'"incident" Wallace et peut-être surtout à cause de cet incident - on ne veut pas poursuivre une politique pouvant accentuer des contrastes immédiats. C'était la "note" qui probablement aurait été donnée, du banc du Gouvernement, aux Communes, si le Parlement était en session.

*

Peut-être le fait le plus significatif, vu d'ici, est la circonstance que le grand discours de politique étrangère que vient de prononcer M. Anthony Eden, est muet sur la thèse défendue par M. Churchill à Zurich. Ce fait constitue même une réponse indirecte de M. Eden à M. Churchill.

Après le discours de Zurich, un journal souvent assez indépendant s'était demandé "que fait Anthony?" en signalant que, depuis quelque temps, ce "leader" et expert en matière de politique étrangère s'était tu, de même que d'autres chefs conservateurs comme Richard Butler. Cette question, après les déclarations très

- 9 -

nettes faites par M. Eden à Watford, n'a plus de raison d'être. M. Eden ne pousse pas, cependant, un cri de ralliement pour l'Occident, il s'emploie à souligner le désir du peuple britannique de rester en rapports d'amitié avec l'U.R.S.S. et réclame de nouvelles tentatives d'explorer, dans un esprit nouveau, les avenues pouvant conduire à une entente durable entre la Grande-Bretagne et la Russie. Puis, et c'est là peut-être où les thèses de M. Eden, de M. Bevin et aussi de M. Churchill se rencontrent partiellement, l'ancien Secrétaire d'Etat aux affaires étrangères s'efforce de convaincre les alliés de l'Est du fait que des arrangements entre les alliés occidentaux n'ont pas une pointe hostile contre l'U.R.S.S., mais qu'ils peuvent s'insérer dans le cadre tracé par la Charte de San Francisco. M. Bevin m'avait parlé une fois, très franchement, de son projet de former "a crust" (littéralement une "croûte") autour des îles britanniques par le moyen d'accords avec les Etats occidentaux, l'Italie y comprise (on sait que les échanges de vue préalables même avec la Suède ont été ébauchés). M. Eden reprend ce thème en d'autres mots; certes, ce projet ne fait aucune mention de l'Allemagne ni des "Etats-Unis d'Europe" de M. Churchill. Il s'efforce d'apaiser l'U.R.S.S., fort conscient du fait que les rapports anglo-russes, grâce aussi aux circonstances, n'ont jamais été meilleurs, depuis 1917, que durant l'époque où il a tenu lui-même le gouvernail des affaires extérieures. J'a-

- 10 -

joute que M. Eden est toujours absolument loyal et amical envers M. Bevin qu'il laisse fréquemment profiter de ses conseils. Mais il est concevable que cet intellectuel racé se souvient sans déplaisir d'avoir mieux réussi, vis-à-vis de Moscou, malgré ou à cause de ses attaches de droite, que le bon et religieux Lord Halifax et peut-être même - jusqu'ici - que l'homme excellent, très humain, mais honnêtement combatif qu'est M. Bevin.

*

Pour conclure: La thèse développée à Zurich par M. Churchill ne formera guère, pour l'instant, le tremplin d'un programme politique anglais, de gauche ou de droite. On s'efforcera plutôt d'épuiser, au moment de la phase finale de la conférence de Paris, toutes les possibilités d'arriver à une entente, du moins extérieure, et à la signature de traités, dont on reconnaît le caractère incomplet et défectueux. Le discours de Zurich a été, toutefois, comme la solution de l'incident Wallace-Byrnes, un signe du "raidissement" de l'Occident; comme tel, il peut avoir contribué à provoquer les déclarations données par M. Staline au correspondant de Moscou - non pas d'un journal anglais de gauche, mais du "Sunday Times" de Lord Kemsley. Et ces déclarations font espérer ici qu'il sera possible après tout, de couvrir par des formules peut-être ambiguës, mais valables, au moins temporairement, les divergences en-

- 11 -

tre l'Ouest et l'Est.

Veillez agréer, Monsieur le Conseiller Fédéral, l'assurance de ma très haute considération.

Paul Ruesch